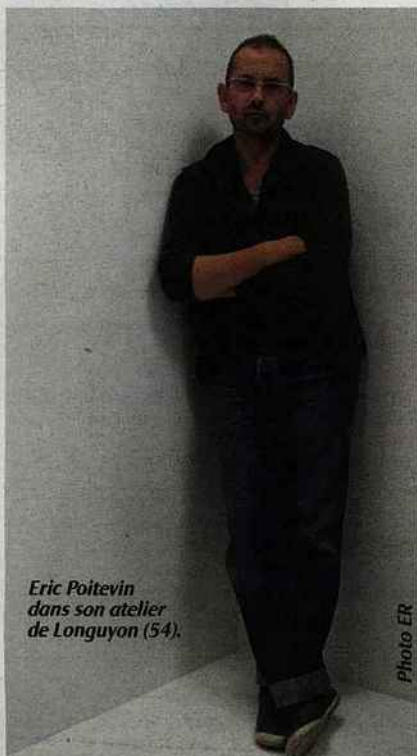


Triptyque tiré de la série sur les vignerons d'Arbois commandée par le musée de Dole (1989).

UN IMAGIER LORRAIN EN GRÂCE À ROME

Vingt-et-un ans après l'avoir reçu comme lauréat, la Villa **Médicis** offre jusqu'au 15 janvier au photographe meusien Eric Poitevin ses cimaises illustres.



Eric Poitevin dans son atelier de Longuyon (54).

Photo ER

C'est un garçon fidèle : à sa famille, sa région, ses amis et sa passion la photo. Enfant, Eric Poitevin accompagnait son père Jean, charcutier à Longuyon, quand il livrait l'épicerie-café de Mangiennes dans la Meuse et y jouait avec lui au billard russe. Aujourd'hui, il habite dans ce village tranquille une maison mangée par la glycine, où il égraine ses souvenirs avec la sérénité d'un quinquagénaire à qui la vie a plutôt souri. Il évoque son grand-père Martial, boucher à Maron près de Nancy, Guy son frère aîné disparu trop tôt, son père encore, qui après sa charcuterie tint une baraque à frites pour le plaisir de continuer à voir du monde : « J'y ai travaillé et, avec mon argent de poche, je me suis payé à 19 ans mon premier appareil photo : un Leica M4-2 ».

La photographie, il l'avait découverte 8 ans plus tôt avec Claude Pierrard, mari de sa professeur d'histoire-géographie et mentor bienveillant : « Ils m'avaient pris en affection et ouvert à la culture, moi qui ne connaissais que la pêche et les champignons ». Un soir où ses enfants dorment, Claude occulte les fenêtres de la cuisine, installe un agrandisseur sur la table et initie Eric au tirage des photos : « J'ai été fasciné par le côté bricolage, l'infinité de résultats différents suivant la manière de procéder. Mes copains faisaient du cheval ou du football, moi j'ai compris que la photographie était à ma portée ». Généreux, son bienfaiteur lui

confie son matériel. Désormais, Eric passera tout son temps libre dans son labo, négligeant un tantinet ses études pour assouvir sa passion.

Une autre rencontre amicale le confortera dans sa vocation naissante : celle à 16 ans avec un Meusien de Merle-sur-Loison, Dominique Dréan, qui l'invite à créer avec lui un photo-club à la MJC de Longuyon et lui prête un livre sur Nadar qui va

« Je regarde un corps comme on regarde un arbre, sans hiérarchie, par gourmandise des yeux »

changer sa vision de la photographie, limitée jusqu'alors au photo-reportage à la Bresson ou à la photo sociale façon Willy Ronis : « J'y découvre des images sans effets, avec peu de choses à voir mais une persistance intemporelle. Des photographies sans "frottements", pas "ralenties" par des anecdotes ».

L'héritage des anciens, Eric Poitevin le fera sien aussi grâce à sa rencontre, plus tardive, avec Michel Frizot, auteur de « La nouvelle histoire de la photographie » chez Bordas : « Il était venu m'interviewer pour la revue belge "Clichés", alors qu'étudiant aux beaux-arts de Metz je venais de sillonner la France dans une camionnette rachetée à une épicière pour réaliser à la chambre photo



Photos Eric POITEVIN

Une religieuse de l'ordre suédois des brigitines photographiée par Eric Poitevin à Rome.

tographique 100 portraits d'anciens combattants de 14-18. Michel m'a familiarisé avec mes "premiers jouets", les photos primitives : daguerréotypes, négatifs papier, etc. »

Le travail « à l'ancienne » d'Eric continue avec des portraits de vigneronniers d'Arbois pour le musée de Dole, de musiciens de la fanfare de Longuyon et de personnes âgées pratiquant la gymnastique à la MJC de Belleville près de Verdun. Il se constitue ainsi une carte de visite et surtout un capital d'images qui impressionne le jury de la Villa Médicis ; laquelle l'accueille en 1990 pour photographier pendant un an, « dont 6 mois d'approche », les sœurs et les cardinaux : « Je me suis retrouvé avec d'autres artistes et pratiques (les écrivains Marie N'Dyaie et Mathieu Lindon, le sculpteur Pascal Convert, le peintre Denis Laget) à un moment où je commençais à me sentir seul ».

A son retour, les Frac du Pays de Loire, de Rhône-Alpes et de Lorraine, le Musée d'art moderne de Paris, le Centre Pompidou, les grands musées étrangers et les collectionneurs privés lui achètent des photos. La galerie Jean-François Dumont de Bordeaux l'expose en permanence, puis la galerie Nelson-Freeman près de Beaubourg.

En 1993, pour éviter « le maniérisme du noir et blanc », Eric Poitevin passe à la couleur. Il frotte son travail à celui d'artistes contemporains comme Gilberto Zorio, un des représentants de

l'arte povera, et revisite des thèmes classiques : le nu sans fioritures (« je regarde un corps comme on regarde un arbre, sans hiérarchie, par gourmandise des yeux »), la nature morte (des planches de papillons pour un livre, des gibiers à l'œil encore humide pour le Musée de la Chasse) et le paysage dans des sous-bois en grand format (« pas par raison écologique ou naturaliste, mais pour être en prise directe avec l'image, sans dépenser l'énergie que requiert la mise en place du portrait »). Dans son salon où, humble, il n'a pas accroché une seule de ses photos, il confie : « Un ami m'a dit : "Avant de pêcher au large, il faut jeter sa ligne au pied de son rocher", c'est ce que je fais ».

Gérard CHARUT

C'est par son travail de fin d'études aux Beaux-Arts de Metz sur les combattants de 14-18 que le photographe lorrain s'est fait connaître.



Photos Eric POITEVIN



Un des gibiers « à l'œil encore humide » saisis à la chambre photographique pour le Musée de la chasse de Paris.

FLORILÈGE SANS CLICHÉ

En 1985, Poitevin fixe les musiciens de la fanfare de Longuyon (notre photo de couverture est également tirée de cette série).

> « Par rapport à la photographie argentique, la photographie numérique qui en est si différente devrait porter un autre nom, à l'exemple de la vidéo qui ne s'appelle pas le cinéma. »

> « Quand ma mère regardait mes premières images, elle disait : "Tu es quand même un artiste sur les bords". Je ne l'ai jamais mal pris. Au photo-club de Longuyon, j'étais le plus "artiste sur les bords". Les autres photographiaient leur famille, ce qui m'a fait comprendre que la photo couvrait un spectre large, tant sur le plan social qu'historique. »

> « Je dois tout à mes images, mais aussi à mes rencontres, qui sont dues sans doute à la sociabilité dont j'ai héritée de mes parents, lesquels aimaient vraiment les gens. »

> « La photographie est à l'art ce que la fanfare est à la musique. C'est pourquoi jamais la Biennale de Venise n'a été confiée à un photographe, ni le prix Marcel Duchamp décerné à l'un d'eux. »

> « Photographier à la chambre, avec un appareil lourd, volumineux, fixe et en pose longue, induit un rap-

port différent au temps et à l'espace qu'il "absorbe". Tu cadres de l'air plus qu'une vue bi-dimensionnelle. Tu réalises un "carottage" dans l'espace, qui confère des qualités uniques à l'image. Pour moi, une photographie est un objet forgé, jamais plat. »

> « Depuis que je vois mes photographies aux murs des galeries et plus seulement sur ma table d'atelier, je réfléchis à leur mise en espace. J'éprouve un grand plaisir à associer des images différentes et uniques, un peu comme un vigneron assemblant ses cépages. Du coup, chaque exposition est une proposition singulière, comme un puzzle, et cela veut dire qu'il n'y a pas de mauvais lieu pour exposer. »

> « Il faut s'obliger à regarder à nouveau ce qu'on a déjà vu et revu, c'est là que la proposition artistique commence. Une fois passé l'effet de surprise et atténuée la séduction de l'image, on doit se demander comment "inverser les pôles" et réinventer le sujet le plus simple : un arbre, un cheval... Mais il faut toujours nourrir sa vie et échanger des points de vue pour régénérer sa capacité à regarder. »

